



**HAL**  
open science

## **S(t)imuler l'esprit de Vincennes : l'histoire universitaire au miroir de la pensée critique**

Arnaud Saint-Martin

► **To cite this version:**

Arnaud Saint-Martin. S(t)imuler l'esprit de Vincennes : l'histoire universitaire au miroir de la pensée critique. Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, 2009, 107, pp.117-124. hal-01002006

**HAL Id: hal-01002006**

**<https://hal.science/hal-01002006>**

Submitted on 5 Jun 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **S(t)imuler l'esprit de Vincennes : l'histoire universitaire au miroir de la pensée critique<sup>1</sup>**

Arnaud Saint-Martin

C'est une tarte à la crème de l'historiographie sur laquelle on pourra toujours finasser : la différence entre histoire, mémoire et commémoration est subtile, ténue, parfois imperceptible. Elle l'est d'autant plus lorsque, par exemple, l'histoire académique sert explicitement les intérêts d'une commémoration (pour) universitaire(s), parmi lesquels évidemment des historiens. Il s'agit alors d'une production en vase clos donnée à lire à une clientèle avertie ; mieux, une élaboration spéculaire dont la compréhension échappe automatiquement aux profanes. Les occasions de brouiller les frontières entre ces registres discursifs ne manquent d'ailleurs pas. L'année dernière, par exemple, les tables et les vitrines des librairies ont été lestées de publications fêtant mai 68. L'indifférenciation des genres était si manifeste que le tri entre l'histoire professionnelle, l'histoire indigène et la chronique à la petite semaine en devenait presque impraticable.

Qu'en penser alors ? Eh bien cela dépend pour partie du positionnement et du passif biographique de celui qui entend faire le tri – et du reste, la conscience d'une nécessité de trier n'est pas si évidente et répandue. Les lecteurs situés en empathie n'y verront que du feu. « Mélange des genres ? Tant mieux ! C'est justement ça, l'esprit de 68 ! », s'exclameront-ils. Qu'on greffe l'étiquette « histoire » à ces écrits importera peu, du moment que les usagers s'y retrouvent. D'autres, pour des raisons variables et pas toujours avouables, pourront en revanche s'émouvoir, sinon s'énerver d'une telle profusion éditoriale. Et qu'ils aient à des degrés divers ou bien alors pas du tout participé aux événements ne changerait même rien à leur exaspération : « Ras le bol de la fonction mnésique narcissique des soixante-huitards ! », crieront-ils à qui voudra bien l'entendre. Dans cette veine, on pourrait, à la façon de Xavier Vigna – parmi d'autres –, dézinguer les effets les plus irritants de cette déferlante, bouter hors de l'histoire au nom de l'Histoire les effusions nostalgiques des témoins devenus « rentiers » d'une mémoire collective confinant désormais à la mythologie prévisible<sup>i</sup> ; ou encore, suivant Boris Gobille, proposer une sociohistoire serrée du « temps court » de l'événement pour rétablir l'ordonnement immanent des « faits »<sup>ii</sup>. Mais tout compte fait, le dissensus apparaîtra toujours aussi clivant. À

<sup>1</sup> Paru dans sa version définitive dans « S(t)imuler l'esprit de Vincennes : l'histoire universitaire au miroir de la pensée critique », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 107, 2009, p. 117-124 [<http://chrhc.revues.org/1359>].

chacun son histoire en effet : d'un côté, on dira que les rentiers soixante-huitards peuvent se répandre en souvenirs s'ils le veulent, à condition cependant qu'ils ne le fassent pas sur le dos des petits-porteurs au service de Clio ; de l'autre, on constatera que rien n'empêche les vétérans d'écrire une histoire qu'ils connaissent pour l'avoir faite (enfin telle est la médaille qu'ils sont tentés de s'auto-épingler), des vétérans assez malins pour se retrancher derrière l'argument suivant lequel le ressentiment des adversaires est dû au fait qu'en dehors de leurs sacro-saintes archives, ils ne savent rien de 68. Le résultat ? Un match nul avec prolongation interminable à la clé – au moins jusqu'à la disparition de la génération des sexagénaires incriminés.

Mais alors, comment mettre en discours 68 ? L'autorité du dire en la matière se négocie souvent à coup d'invectives, en tout cas rarement dans le calme. La publication de *Vincennes, une aventure de la pensée critique*<sup>iii</sup> me donne l'occasion d'aborder ces questions. La lecture de l'ouvrage est instructive à plus d'un titre. D'abord, parce qu'il permet d'envisager le problème de la mise en scène commémorative du monde universitaire en le déplaçant sur un territoire historiographique limitrophe à celui de mai 68. Plutôt que d'asséner des coups de marteaux sur ce produit sous prétexte qu'il récupère à des fins commerciales et politiques l'histoire de la défunte « faculté expérimentale », j'indiquerai comment *Vincennes...* illustre une technique de restitution publique de la mémoire (des) universitaire(s) qui, au moins, a l'honnêteté de joindre le geste à la parole. Comme le livre n'est pas déconnecté des enjeux de l'université française contemporaine, qu'il assume sans concession ni prétention historiographique sa charge idéologique, il reconfigure astucieusement les frontières entre les genres et, parce qu'il ne lui vient à aucun instant le besoin de soulever ni de traiter le problème, contribue à réagencer la tripartition histoire-mémoire-commémoration. Et le *package* sémiotique inventif, qui réussit si bien à s(t)imuler l'esprit de Vincennes, est l'instrument de ce tour d'adresse. Cela ne fait pas de *Vincennes...* un simple document ni une pièce à joindre à l'historiographie de Vincennes en tant qu'événement, mais bien plutôt le simulacre d'une réalité disparue que seule l'expérimentation éditoriale peut en fin de compte mettre à la page. L'histoire, les SHS en général, si du moins elles ne renoncent pas à l'idéal de la pensée critique qui *peut* les sous-tendre, ne peut pas ne pas être sensible ou indifférente à cette démarche et le *design* calibré l'emballant.

### **Couper/coller Vincennes**

*Vincennes...* est un beau livre, un assemblage éditorial d'une grande valeur. D'abord parce qu'il colle avec inventivité des documents de diverse nature (photographies en noir et blanc, tracts ronéotypés, rapports sentant bons la bureaucratie *sixties*, etc.), des analyses rétrospectives courtes et des souvenirs épars. C'est un beau livre dont la lecture impose aussi un certain rythme, car on n'en saisira pas immédiatement le sens ni la structure. Il faudra en effet s'y

reprendre au moins à deux fois. Au premier contact, se laisser surprendre par le format original du livre – dense, compact, orange (mécanique ?), rempli d’archives iconographiques, aspect général à la façon d’un fanzine soixante-huitard ; ensuite, risquer petit à petit la réflexion, et avant cela tenter de saisir ce qui est donné à voir et à lire. Jean-Michel Djian, le coordinateur de l’ouvrage, réussit à « exhumer » ce qui a fait la particularité d’une expérience historique. L’unité graphique et le contenu hétérogène du livre donne corps au concept, inséparablement marketing et philosophique, d’une Université de Paris 8 une et indivisible, en dépit – ou peut-être à la faveur – des attaques qu’elle a périodiquement subies. Les premiers feuillements révèlent peu à peu l’histoire d’une institution quadra. Pas d’ordre strict ni de chronologie imposée dans l’organisation des morceaux qui constituent l’ensemble : le lecteur alternera indifféremment les évocations, passera du coq à l’âne, de Badiou à Lacan, de la destruction planifiée à la fin des années 70 jusqu’à l’émergence en 69. De sorte que le format colle à l’institution ou plutôt à la mythologie qu’elle véhicule : c’est un joyeux bordel expérimental, un théâtre vivant de la « pensée critique ». Et de ce point de vue, le livre parvient à faire revivre Vincennes.

Saturé en tous sens d’images et de textes, il accouche d’une réalité enfouie. Pour les jeunes générations qui n’ont pas connu Vincennes et ne connaissent qu’indirectement l’histoire (politique) de l’université française des années 1970 – c’est mon cas –, la lecture peut s’avérer aussi édifiante que déconcertante. Vincennes, c’est – évidemment dans le désordre – de l’énergie libidinale qui déborde, un « tohu-bohu permanent » (p. 46), le lieu d’expérimentations interdisciplinaires et de révolutions intellectuelles (par exemple, les développements de la linguistique, de l’histoire ouvrière, de la géopolitique, de la théorie littéraire « post- », les interventions du Living Theatre, etc.), l’ouverture de l’université à la société (entrée des non bacheliers, des travailleurs, des populations dominées), l’affrontement parfois violent de lignes idéologiques intransigeantes et irréconciliables, l’imagination de nouveaux systèmes pédagogiques (Unités de valeurs, symétrisation des rapports enseignants-enseignés, abolition – provisoire – du cours magistral, assemblées générales à n’en jamais dormir, etc., etc.). L’inventaire des réalisations originales est fastidieux tant elles sont nombreuses. Vincennes, ça explose, ça jaillit de nulle part, ça critique sans discontinuer.

Certaines séquences du livre sont savoureuses et accentuent le caractère exotique de cette histoire. 69, année érotique et critique, d’une certaine érotisation de la critique. Les thèses de Marcuse imprègnent les esprits et les corps. On prend plaisir à lire les coupures de presse, les ordres du jour, les motions, etc. Cette histoire-là ne sent pas la naphtaline. On se délecte aussi de la transcription de la mémorable intervention de Lacan. « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c’est à un Maître. Vous l’aurez » (p. 69), *dixit* le psychanalyste à l’assemblée incrédule et méfiante, un Lacan dont la lucidité, la Maîtrise et le sens de l’anticipation confinent ici au génie. Et que dire du mode d’évaluation choisi par Badiou en 1969 : « Auront leurs U.V. ceux qui auront

condensé toute leur pensée philosophique dans un bombage ou dans une inscription murale, ceux qui ne sont jamais venus mais qui ainsi ont montré par leur absence un détachement louable des choses de ce monde et une méditation profonde. » (p. 55) Pareille politique laisse sans voix quiconque est habitué au système ECTS...

Au total, le livre montre bien comment les pièces et les actes de cette histoire s'enchevêtrent. Repris du recueil *Vincennes ou Le désir d'apprendre* (1979) ou écrits pour l'occasion, les différents textes mettent en jeu la parole de protagonistes influents de l'histoire de Vincennes. Chacun se répand sur « son » Vincennes. L'émotion transparait par endroits, tout comme la conscience de l'abîme qui sépare cet hier d'aujourd'hui. Car il est difficile de ne pas rapporter ces réalités si désormais lointaines à ce qui constitue la *lebenswelt* déprimante de l'université française contemporaine. Le fossé est grand en effet entre cet « esprit » de Vincennes, l'expérimentation permanente qu'il instaurait, les heurts et les différends politico-idéologiques qu'il encourageait, et ce qui constitue l'écosystème normal des héritiers de Vincennes.

### **Vincennes j'écris ton « non »**

Les commémorations sont le prétexte d'effusions nostalgiques ; c'en est même le principe. Les anciens combattants s'épanchent sur leurs engagements passés et actualisent l'émotion et la force de convictions éventuellement réajustées à l'ordre de nouvelles mobilisations, parfois de bifurcations radicales. *Vincennes...* ne fait pas mystère de son attachement à l'idée d'une faculté expérimentale, et c'est en cela que réside le caractère politique du livre. Le décorum rhétorique est d'ailleurs planté dès les premières pages. Le président de Paris 8, Pascal Binczak, rédige une préface engagée. Découvert lors de la mobilisation anti-LRU qui agite l'enseignement supérieur depuis janvier 2009, il recycle l'histoire de Vincennes à des fins politiques très présentistes. Se trouve reconduite à bon entendeur la fiction d'une faculté inventive et véritablement autonome dans ses manières d'enseigner et d'instituer une certaine idée de la recherche. Dont acte.

Les esprits chagrins, les puristes et les savants-sans-le-politique auront beau jeu de crier à l'instrumentalisation de l'histoire. Et dans une certaine mesure, ils n'auront pas tort ; mais ils manqueront aussi ce qui fait la grandeur de Vincennes comme référent dans les situations de lutte ici et maintenant. Car de quoi Vincennes est-il le « non » ? Dissidente et dans le système dès l'origine, sorte de Janus institutionnel, la faculté expérimentale met en scène l'intention collective de rompre avec la nécrose sorbonnarde. Dans l'article qu'elle consacre à la « pré-histoire » de Vincennes, Hélène Cixous, initiatrice et inspiratrice du « noyau cooptant », raconte sur le ton de la confiance ce qui fait l'ineffable de l'expérience instauratrice de la faculté : « Quel bon tour on jouait à l'Institution : une évasion d'esprits vers un lieu qui n'est ni un non-lieu, ni une utopie, ni un

autre monde, ni un alibi, mais vraiment une *création*. » (p. 25) Vincennes, cet ailleurs hétérotopique qui, dans un jeu avec le pouvoir, coule dans le béton ce dont on ne pouvait alors prévoir l'émergence ; Vincennes comme improvisation et bricolage impatient d'une anti-institution qui, pour simplement exister, s'est parée des attributs de l'Institution et s'est faite Faure de le rappeler. Et c'est en ce sens que l'ouvrage exprime si bien la « force dislocatrice » de la déconstruction derridienne incarnée par l'idée de Vincennes : « la condition même d'une déconstruction peut se trouver "à l'œuvre", si on peut dire, *dans* le système à déconstruire, elle peut y être *déjà* située, déjà au travail, non pas au centre mais en un centre excentré, dans un coin dont l'excentricité assure la concentration solide du système, participant même à la construction de ce qu'elle menace simultanément de déconstruire. »<sup>iv</sup> Vincennes, au travers de l'effervescence fondatrice des années 70, affirme une *agency* anti-académique riche d'inventivité, l'ironie étant que tout cela s'opère à l'insu d'un système qu'elle tire depuis un *excentre* qui n'en est pas moins toujours déjà pris dans le jeu. Un système pas si dupe, puisque l'expérience de dé-centrement s'est soldée par une destruction brutale à coup de bulldozers durant l'été 1980... Alors *Vincennes...*, se voulant fidèle à la lettre autant qu'à l'esprit, ne se défait pas de sa charge politique et prend prétexte d'un anniversaire pour le signaler. C'est parfaitement cohérent et, au fond, rassurant. Tant qu'il y a de la vie, tout est possible, pour peu qu'on reconnaisse que la possibilité de « création » poétisée par Cixous est encore et déjà de notre monde.

Mais voilà, l'ouvrage revendiquant le dessein d'une « pensée critique », il s'expose à quelques contestations. Pour la forme. Et c'est de bonne méthode qu'on observera la règle. Car la fascination de l'objet n'immunise pas contre la *disputatio*. Bien sûr, à la mesure des qualités relevées précédemment, les éventuels reproches apparaîtront un peu tatillons. Je passerai sur la critique, assez facile, du cliché selon lequel cette histoire constitue une « aventure ». On décèle sans peine dans le sous-titre l'interpellation *catchy*. Le lecteur, d'abord acheteur potentiel, est attiré par le motif vaguement romantique de la pensée en désertion, en errance, hasardée sur des chemins de traverse, à la marge – avec Vincennes pour boussole. Pour signifier cela, les métaphores ne manquent pas. Et l'éditeur de succomber à la facilité d'une proposition trop pleine de sens. Peut-être la critique se fera plus sévère pour ce qui touche à l'idée d'une « pensée critique ». En effet, la singularisation pose problème. Elle postule que l'ensemble des pratiques épistémiques assignées à résidence vincennoise partage un même air de famille. Or la simplification, si elle revêt un intérêt publicitaire évident, n'en est pas moins problématique pour l'histoire des idées. Le procédé est commode mais inconséquent. Ça n'est pas sans rappeler l'invention de la « *French Theory* » dans le monde académique anglo-américain : comme l'a analysé François Cusset, le label vient qualifier une constellation d'auteurs dont le commun dénominateur de la nationalité ne masque pas l'étendue des différences théoriques<sup>v</sup>. Faire converger ces illustrations individuées de la *French thought* sous l'étiquette du « post-structuralisme » consiste en une élaboration intellectuelle collective

historiquement située dont il faut expliquer la genèse et les conditions de développement. De la même façon, l'identité plastique et hétérogène de Vincennes, sa capacité à constituer un événement dans l'histoire de l'université française, est une *énigme* dont on gagne à dénouer les fils en étudiant le processus par lequel ces mêmes fils se sont entremêlés sur le site accrétif de la faculté expérimentale (notamment sous l'effet immédiat ou retardé des récits s'y rapportant). Ce n'est pas en juxtaposant les témoignages, aussi éclairants soient-ils, qu'on contribue à élucider l'énigme. Et au contraire cela finit par donner l'image tronquée d'une complétude intellectuelle et institutionnelle. Mais c'est peut-être l'intention qui anime le livre : perdre stratégiquement la lecture dans l'amoncellement désordonné de documents pour simuler l'état d'anomie culturelle d'une avant-garde critique qui, parce qu'elle s'est peu à peu affirmée du hors-champ au champ plein de l'Institution, a perdu du même coup de sa force subversive. Et ainsi de faire *sentir* ce qui a été perdu au terme d'une décennie *seventies* bouillonnante : la spontanéité, la dissonance, la fureur, la faculté d'invention. Vincennes 1.0, *RIP*.

### **Conclusion : politique de l'autonomie mémorielle**

C'est la sève de cette *Realpolitik* de la mémoire que d'affirmer sans honte son objet d'affection. Il en va de l'usage de l'emblème Vincennes comme de mai 68. Une mobilisation mémorielle dont Yann Moulier Boutang signale bien qu'elle est remuée au nom d'un *principe de préférence* qui ne tolère pas l'agnosticisme idéologique : « Certains ont dénoncé très vite la récupération de Mai 68 ; hier les purs, les nostalgiques, aujourd'hui les ricanants de la sociologie fonctionnaliste et les amers. Mais, vieux slogan de Mai, n'a-t-on pas objecté avec un grain de bon sens : n'est récupéré que ce qui mérite de l'être ? »<sup>vi</sup> De la même manière, l'événement Vincennes est-il digne de récupération ? Qu'on me permette, pour répondre à cette question, une comparaison qui a le mérite de spécifier davantage encore l'intention de *Vincennes...* On mesure la distance séparant ce genre de projet d'autres initiatives éditoriales qui, elles, ne s'effraient aucunement d'intriguer avec le pouvoir politique. En 2007 paraît *La Sorbonne au service des humanités* sous la direction de Jean-Robert Pitte. Pitte est alors président de l'Université Paris-Sorbonne et promoteur obstiné de l'autonomie voulue par le gouvernement<sup>vii</sup>. Deux ouvrages, deux formatages de la mémoire, surtout deux intentions politiques : Vincennes *versus* Sorbonne. Entre le dépliant touristique et la plaquette institutionnelle terne, l'ouvrage n'y va pas avec le dos de la cuiller dans la glorification de l'Institution. Il est édité par les Presses Universitaires de Paris-Sorbonne (PUPS) : on n'est jamais mieux servi que par soi-même. *Vincennes...*, de l'autre côté, est publié par Flammarion. La valorisation est externalisée d'une certaine façon. Du point de vue de la promotion, au sens publicitaire du terme, on peut certes y voir une forme de tact. On n'en dira pas autant en revanche du collectif des PUPS, qui exhibe en

connaissance de cause les stigmates d'une compromission. Pas mécontente d'y associer son nom, Valérie Pécresse, ministre de la Recherche, en signe la préface – et la couverture en porte le cachet. Les stratégies mémorielles procèdent très souvent de l'autorité de l'État. L'édition du collectif des PUPS affiche sans équivoque sa fidélité à la raison ministérielle. L'idée qu'il est un monde entre ces deux idées d'université se retrouve reconduite de façon éclatante. Qu'on fasse précéder l'ouvrage sur Vincennes de la préface d'un universitaire est une chose, c'en est une autre d'insérer un micro-exercice de propagande frappé du sceau du ministère. Au jeu de la promotion institutionnelle, les deux démarches donnent à réfléchir. C'est bien l'utilité de *Vincennes...* et de *La Sorbonne au service des humanités* de rappeler que fêter l'histoire d'une université n'est jamais innocent. Que l'université est par vocation une idée politique : la *polis* où se joue l'universalité démocratique des savoirs, de leur création comme de leur transmission. Reste désormais à choisir son camp.

---

<sup>i</sup> Xavier Vigna, « Clio contre Carvalho. L'historiographie de 68 », *La Revue internationale des livres et des idées*, n° 5, mai-juin 2008, p. 17-22. L'image de la rente est amusante, mais encore faut-il en évaluer et, surtout, en relativiser l'intérêt. Car soyons juste : 68 ne paie pas tant que ça.

<sup>ii</sup> Boris Gobille, « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2008/2, 63<sup>e</sup> année, p. 321-349.

<sup>iii</sup> Jean-Michel Djian (éd.), *Vincennes, une aventure de la pensée critique*, Paris, Flammarion, 2009, 191 p.

<sup>iv</sup> Jacques Derrida, *Mémoires pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988, p. 83. Belle ironie : on aura remarqué qu'à l'instar des transpositeurs de l'esprit de Vincennes, j'utilise les mêmes techniques de braconnage, hasardant la déconstruction – ou du moins une définition qui n'épuise pas les possibilités de variation sémantique – là où son maître – autre illustre de Vincennes – ne prévoyait certes pas de l'aventurer.

<sup>v</sup> François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2005.

<sup>vi</sup> Yann Moulier Boutang, « De quelques objets trouvés non réclamés à la consigne. Éloge intempestif de Mai 68 », *Multitudes*, 2008/3, n° 33, p. 8.

<sup>vii</sup> Jean-Robert Pitte (dir.), *La Sorbonne au service des humanités. 750 ans de création et de transmission du savoir, 1257-2007*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2007.